

MICHÈLE HÉBRARD

L'ÎLE
AUX SORCIÈRES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

CATHERINE CARETTE	JEAN-MARC HEBRARD
NAÏMA CAUCHY	LAURA HOCQUEZ
GODELEINE DUQUENOY	ISABELLE LAMARCHE
ALICE GABA	FRANÇOISE LECLERCQ
NADINE GALANT	VIANNEY LEURENT
COLETTE GRIMONPONT	MURIEL NICIEJEWSKI
LILIAN GROSJEAN-PASCAL	MARIE PARSY
SAFIA HACINE-GHERBI	SYLVIE SPEURT

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 978-2-37916-977-9

Dépôt légal : février 2022

« Un acte est toujours signifiant »
Jacques Lacan

*« Qui voit Groix, voit sa joie,
Qui voit Groix, voit sa croix. »*
Gilles Servat

« La fonction du crime (...) c'est la transformation de la menace en triomphe, de la passivité en activité, de la détresse en toute puissance, du traumatisme subi en traumatisme infligé. Sa logique est de pénétrer pour ne pas être pénétré et détruit, de tuer pour demeurer vivant. Sa finalité est d'utiliser la victime pour renforcer le clivage. Sa dynamique c'est de mettre en scène et en actes criminels aujourd'hui, ce qui n'a pas laissé de représentations psychiques autrefois. »
Daniel Zagury

Chapitre 1 – La lettre

Sa tristesse faisait peine à voir. Pourtant, un événement allait rallumer un peu de bleu dans les yeux de la jeune femme et une lueur d'espoir dans ceux de sa fille Morgane.

Marie habitait le centre de Lorient avec Morgane, et sa grand-mère : Manou. Habituellement, les jours s'écoulaient et se ressemblaient, mais ce matin de juin 2002, quand Marie ouvrit sa boîte aux lettres, elle trouva une drôle d'enveloppe. L'en-tête était celui d'un notaire de l'île de Groix. Avant de l'ouvrir, elle retourna plusieurs fois l'enveloppe entre ses mains. Elle vérifia le libellé, et le destinataire. D'une main tremblante, elle commença la lecture du courrier officiel. Puis lentement, elle replia la lettre, la replaça dans l'enveloppe et attendit le retour de sa fille.

Morgane avait cours au lycée Dupuy de Lôme toute la journée. Quand elle revint en bus, elle s'étonna de voir sa mère, sur le pas de la porte. Celle-ci lui annonça qu'elles allaient dîner à la crêperie Saint Georges. Traditionnellement, elles s'y rendaient les jours de fête. Morgane se demanda ce qu'elle complotait. Mais l'idée de manger de succulentes crêpes à la frangipane lui fit oublier sa méfiance. Chacune se commanda une bonne galette et une bolée de cidre, et quand le serveur apporta le dessert, Marie se décida à parler. L'excitation se lisait sur son visage. Pourtant sa voix restait ferme.

— Je ne devrais pas en avoir pour longtemps. Je compte sur toi pour veiller sur Manou.

Surprise, Morgane lui demanda ce qui motivait un tel déplacement. Puis elle voulut l'accompagner. Elle la supplia.

— Maman, s'il te plaît... Tu ne serais pas seule ! Je pourrais t'aider ! Allez, dis oui !

— Non, ce ne sera pas possible !

— S'il te plaît !

— Non !

Morgane renâclait à présent :

— Tu ne veux jamais que j'aille là-bas ! C'est toujours la même chose ! Allez ! ...

Cette fois, elle implorait sa mère et Marie n'en supporta pas davantage.

— Ça suffit

L'île de Groix était la terre natale de Marie et de ses ancêtres et Morgane aurait tellement voulu connaître ce petit bout de terre, une façon pour elle de se rapprocher de sa mère et de lever cette part de mystère qu'elle portait en elle. Morgane insista, mais Marie resta de marbre. Rien ne pouvait infléchir sa détermination. Elle irait seule et Morgane devait continuer sa scolarité. C'était important pour elle !

Le lendemain, Marie partit tôt et prit le bus jusqu'au port maritime, avec une petite valise contenant juste le nécessaire. La gare maritime était située au bout du quai Tabarly. Elle fit enregistrer son bagage et récupéra son billet qu'elle avait réservé la veille. Heureusement, ce n'était pas encore l'été. Nous étions début juin, et il n'y avait pas encore d'affluence à cause des touristes. Elle embarqua après une heure d'attente, et s'installa sur le pont. La traversée jusqu'à Port-Tudy ne dura que quarante-cinq minutes, mais ces minutes furent très longues. Marie se sentait heureuse et en même temps intriguée. Que lui voulait ce notaire ? La lettre restait vague. Il y était question d'un testament et sa présence était requise. Elle n'y comprenait rien. Elle n'avait plus de famille à Groix. Ses parents s'étaient éteints, il y a quelques années. Elle s'était occupée des papiers et de l'enterrement et elle était revenue sur le continent.

Bientôt, les silhouettes des deux phares à l'entrée de Port-Tudy se détachèrent au loin. Le navire ralentit son allure pour accoster. Tout près, les voiliers des plaisanciers s'entrechoquaient les uns avec les autres. Sur la droite, les cafés avec leurs terrasses attendaient les visiteurs. Sur le quai, les files des voyageurs s'allongeaient : ceux qui patientaient pour prendre le bateau et les familles qui s'attroupaient toute à la joie des retrouvailles. Personne n'attendait Marie depuis longtemps. Avant, quand elle avait quinze ans, elle faisait les allers et retours entre l'internat de Lorient et l'île de Groix. Sa mère guettait son arrivée avec de l'anxiété dans le regard comme beaucoup de parents et Marie venait vers elle avec l'insouciance de l'adolescence et une indifférence feinte. Elle se souvenait de la petite ride sur le coin des lèvres quand sa mère esquissait un sourire en la voyant. Elle se déchargeait de son sac volumineux, échangeait quelques paroles sans importance, pressée de retrouver les mouettes et la lande groisillonne. Les deux femmes restaient silencieuses sur le trajet. Elles n'échangeaient pas beaucoup. Maintenant, Marie regrettait sa maladresse : elle aurait dû discuter, apprendre, parler avec elle, mais c'était trop tard ! Sa mère n'était plus ! Elle était partie aussi discrètement qu'elle était venue dans cette vie, monotone et laborieuse à la fois.

Après toutes ces années, Groix n'avait pas changé. Seul, l'écomusée en retrait était nouveau. La bâtisse avait été une conserverie, puis elle était devenue avec le déclin de la pêche au thon une colonie de vacances et aujourd'hui, elle abritait l'histoire de Groix et de ses habitants. Voitures, vélos et piétons, une fois sur le quai, partirent à l'abordage de la ville, et Marie s'amusait des quelques touristes qui peinaient à traîner sur la chaussée pentue leurs valises volumineuses jusqu'à l'entrée du bourg. Près de la poste, non loin de là, les halles abritaient le marché couvert où quelques habitants bavardaient avec les maraîchers. Plus loin, les boutiques alignées de chaque côté de la rue offraient à quelques promeneurs leurs vitrines. Certains franchissaient le seuil, poussés par la curiosité. Marie progressait jusqu'à l'église Saint-Tudy, elle se trouvait maintenant devant un café que les Groisillons avaient surnommé « Le cinquante ». En réalité, il s'appelait « À la descente des voyageurs ». Marie ne

connaissait cet endroit que de réputation. Elle ne le fréquentait pas, même lorsqu'elle avait habité l'île. Elle avait entendu dire que le père des cafetiers, un marin pêcheur, était revenu après une terrible tempête, la voile déchirée en deux, ne laissant paraître que le numéro cinquante de son immatriculation d'où son nom. Marie fit une pause devant « Le cinquante ». Elle posa sa valise et sortit son courrier pour y lire l'adresse. Elle n'était plus très loin. Elle remonta jusqu'à la place de l'église puis elle prit sur la gauche vers la rue du presbytère. Là se trouvait le cabinet du notaire. Elle sonna. Un homme grand, d'un certain âge, l'accueillit chaleureusement :

- Vous êtes Marie Legall ?
- Oui
- Entrez, nous vous attendions !

Le notaire invita Marie à s'asseoir dans un salon où se trouvaient déjà quelques personnes. L'atmosphère était feutrée. La lecture du testament commença. Un certain Herwan Gue-menech lui avait légué sa maison à Locmaria. À L'évocation de ce nom, une foule de souvenirs firent irruption dans ses pensées. Son marin lui avait laissé sa maison, elle n'en revenait pas ! Elle se vit remettre les clés, l'acte de propriété et une lettre cachetée. Une fois remise de sa surprise, Marie sanglota, elle qui avait préféré fuir quinze ans plus tôt pour éviter les regards des autres et surtout le sien. Près d'elle, un homme âgé chancela à l'écoute des dernières volontés du défunt, mais resta digne. Marie pensa qu'il pouvait s'agir du père d'Herwan. Un peu plus loin se tenait un marin dont la massivité de la silhouette lui rappelait celle de Loïck, l'ami d'Herwan. Il y avait aussi cinq femmes, mais Marie ne les connaissait pas. En retrait, une jeune dame rousse dans un tailleur élimé, accompagnée de sa fille ne disait rien. Plus loin, une jeune étudiante s'était retournée sur elle et la dévisageait longuement. Elle se penchait régulièrement vers une autre femme plus âgée et lui parlait à voix basse. Enfin, près d'elle se tenait une femme d'âge mûr qui posait régulièrement sur elle un regard courroucé et restait silencieuse.

Marie quitta le cabinet. Après quelques hésitations, elle décida de se rendre à Locmaria dans la maison d'Herwan. Elle

repartit pour la direction de Port-Tudy. Elle marchait depuis un moment quand elle aperçut Port-Mélite. Dans la continuité, en contrebas, devant elle s'étendait la plus belle plage de l'île : la plage des Grands Sables. Le turquoise de l'eau et les bandes de sables rouges grâce à la présence de grenats contrastaient avec le sable blanc et fin. Chaque fois qu'elle était allée se baigner, Marie avait eu l'impression d'être ailleurs, sur une île paradisiaque du Pacifique. Cette impression était renforcée par le côté convexe de la plage qui lui donnait son caractère unique et par la transparence de l'eau. Le soleil était maintenant à son zénith. Cela faisait déjà 1 h 30 qu'elle marchait d'un bon pas. Marie continua et bifurqua à droite, un peu avant la Pointe de la Croix, après le grand pin vers Kérohet. Encore un kilomètre et au bout de la route : Locmaria se dressait. Au loin, des maisons blanches cossues faisaient le gros dos à la mer pour se protéger du vent. Elle ne tarda pas à trouver celle d'Herwan, en plein cœur du village, une maison toute blanche avec des volets bleus.

Elle sortit les clés, entra et avisa aussitôt la cuisine. À présent, assise sur une des chaises en paille, elle hésitait. Cela faisait si longtemps et en même temps, il lui semblait que c'était hier. L'enveloppe était posée au centre de la table. Qu'allait-elle y trouver ? C'était il y a si longtemps maintenant ! Peut-être serait-elle déçue ? Sa main s'avança sur l'enveloppe puis se retira aussi vite comme si elle se brûlait. Elle hésitait à présent. Elle finit par se décider et déplia avec délicatesse la lettre manuscrite :

« Mon amour de toujours, ma petite Marie.

Je t'ai toujours aimé, même si après toi, j'ai connu d'autres femmes... »

Les mots défilaient pleins de douceurs et Marie n'arrivait plus à les lire. Ses yeux s'embuaient d'émotion. Elle repoussa le courrier. À présent, elle se sentait vide, avec ce sentiment d'être passée à côté de sa vie. La tristesse voilait ses yeux bleus. Elle bâilla de fatigue. Elle chercha dans la maison un endroit pour se reposer et trouva la chambre. À droite du lit se dressait un bureau encombré avec quelques livres et un ordinateur. Au-dessus était accrochée une ancienne barre de gouvernail de

bateau en décoration. Sur une étagère trônaient d'autres objets nautiques comme une ancienne lampe de tempête de marine en laiton, une boussole de marin et un superbe baromètre de voilier. Quelques maquettes de bateaux étaient placées ici et là, et plus à gauche, des rideaux de dentelle accrochés à la fenêtre, laissaient passer la lumière. L'ensemble était coquet. Marie s'allongea sur le lit tout habillée et ne tarda pas à s'endormir.

Quand elle se réveilla, l'obscurité avait envahi la pièce. La nuit venait de tomber. Sa première pensée fut d'aller vérifier si elle avait verrouillé la porte d'entrée. Puis, comme il était tard, elle voulut appeler sur le fixe. Heureusement, la ligne était toujours raccordée. Sa fille décrocha. Marie lui donna quelques nouvelles et lui expliqua qu'elle repartirait par le bateau dès le lendemain. Morgane semblait rassurée et Manou aussi. Après l'appel, Marie se mit en quête de quelque chose à grignoter, car il était trop tard pour regagner le bourg et aller dîner. Elle dégota au fond d'un placard, un paquet de pâtes et une boîte de thon. Cela ferait l'affaire pour ce soir ! Elle s'installa dans un fauteuil en cuir près de la cheminée. Dehors, le phare de la pointe des chats, s'allumait par intermittence et elle se demanda, un temps suspendu entre deux flashs ce qu'aurait été sa vie avec un marin. Elle songeait avec nostalgie au moment de leur première rencontre. Il avait été si doux et si attentionné ! L'instant d'après, la souffrance déformait son visage. Dans le buffet, elle trouva une vieille bouteille de chouchen. Elle s'en versa une rasade dans un verre, qu'elle prit par gorgées. À présent, elle se sentait mieux. Dans un coin, elle aperçut quelques disques et un tourne-disque qu'elle fit fonctionner. Des notes d'une chanson de Gilles Servat s'égrenaient tandis qu'elle rêvassait en tenant serré entre ses mains, un coussin de velours garance, les genoux repliés sur le fauteuil. Certaines images fugaces revenaient, instants fragiles quand elle était heureuse en compagnie d'Herwan.

Elle allait s'assoupir quand elle entendit cogner violemment à la porte. La violence des coups l'avait fait sursauter. Elle fut saisie par la peur et elle commença à trembler. Qui cela pouvait être ? Instinctivement, elle éteignit les lumières, baissa la musique et marcha dans l'obscurité, jusqu'à l'entrée, tenant toujours dans les mains le coussin rouge comme un bouclier.

Là, elle aperçut par la vitre située sur le côté, la silhouette du vieil homme qu'elle avait vu pleurer chez le notaire. L'homme retoqua :

— Je sais que vous êtes là !

Puis sa voix se radoucit :

— Ouvrez s'il vous plaît !

Marie ne bougea pas. Elle était paniquée. Elle repensait à ce qui lui était arrivé quinze ans plus tôt. Elle resta silencieuse et demeura immobile. Son cœur se mit à battre de plus en plus fort. Finalement, lassé d'avoir espéré un signe, l'homme repartit. Marie attendit encore un peu. Les pas de l'homme s'éloignaient. Le vrombissement de la voiture se fit entendre, puis plus rien ! Alors, Marie quitta sa cachette, ferma les volets un à un. Elle prit un couteau dans la cuisine, une arme dérisoire qu'elle emmena avec elle, dans la chambre et qu'elle glissa dans le tiroir de la table de nuit. Cette nuit-là, elle remua beaucoup dans son lit. Tous les fantômes du passé resurgissaient un par un. Parfois, elle se réveillait en sursaut et croyait entendre des pas près de sa fenêtre. Elle n'était pas tranquille.

Le lendemain, Manou et Morgane entendirent le téléphone sonner, mais ce n'était pas Marie qui les appelait. Au lieu de sa voix familière et claire, ils entendirent une voix masculine :

— Allô ? Vous êtes la famille Legall ? C'est la gendarmerie de Groix.

Le silence se fit, puis la voix reprit, plus grave :

— Marie Legall est décédée cette nuit sur l'île. Son corps a été retrouvé assassiné et nous aurions besoin de vous pour identifier le corps. Allô ?... Allô ?

Manou n'avait pas su répondre à l'adjutant. Elle sanglotait. Elle essayait de répondre un « oui », mais aucun son ne sortit de sa bouche, tant sa peine était immense. Morgane

reprit le combiné. La voix était plus juvénile. L'adjudant de la gendarmerie essaya de réexpliquer ce qui était arrivé à sa mère avec plus de tact. Le rendez-vous fut pris dans l'après-midi à Port-Tudy. Morgane était bouleversée, Manou plus encore, mais ensemble, elles préparèrent un sac léger et prirent le premier bateau. Arrivées à Port-Tudy, une voiture de la gendarmerie les attendait et les conduisit jusqu'à la maison de Locmaria. La gendarmerie avait sécurisé la scène du crime. Des voitures étaient garées sur le bas-côté. Morgane et Manou passèrent le portail. Devant la façade fleurissaient deux buissons d'hortensias bleus. Les techniciens en identification criminelle piétinaient la pelouse verte à la recherche du moindre indice sur le terrain. Ils avaient enregistré la configuration des lieux en prenant des photos et ils procédaient à présent, aux prélèvements de pièces à conviction et de traces biologiques. Elles pénétrèrent dans la maison. Là, Morgane fut tenue à l'écart tandis que l'adjudant conduisait Manou jusqu'à la chambre. Son cœur se souleva quand elle vit le corps de sa petite-fille recouvert d'un linceul blanc. Des éclaboussures de sang partout sur le tapis et le lit achevèrent d'impressionner la grand-mère. L'adjudant souleva le drap, Manou cria en voyant le visage tuméfié de Marie et ses cheveux collés par les caillots de sang. Elle partit en pleurant et se précipita dans les bras de Morgane. Elles s'enlacèrent un moment. Manou n'avait pas besoin de parler. Morgane avait compris et c'était comme si le ciel s'écroulait. Elle se revoyait se disputant avec sa mère parce qu'elle voulait l'accompagner. Elle regrettait déjà de n'avoir pas insisté. Tout s'enchaîna sans que l'une ou l'autre femme aient pu réagir. Elles étaient choquées et elles subissaient les événements. Elles furent ramenées au port. L'adjudant leur expliqua qu'elles seraient interrogées sur le continent par les enquêteurs pour établir les circonstances de la mort de leur proche. Manou bredouilla quelque chose sur l'éventualité d'un enterrement. L'adjudant la coupa sèchement en lui disant :

— Pour l'heure, nous menons l'enquête. Le procureur a été saisi de l'affaire. Une autopsie devrait situer l'heure de la mort et seulement après, le corps vous sera rendu.

Morgane et son arrière-grand-mère faisaient peine à voir

au milieu des touristes joyeux et des îliens qui revenaient de travailler dans la journée, sur le continent. Elles se tenaient serrées l'une contre l'autre, main dans la main, le dos courbé par le poids du malheur qui s'abattait sur elles : l'une peinant pour marcher et l'autre plus jeune, la soutenant pour qu'elle ne tombât pas sur le pont. La traversée fut pénible. Une fois rentrées, elles sortirent de leur torpeur et la tristesse céda à l'incompréhension. Pourquoi Marie était-elle partie si précipitamment ? Que s'était-il passé sur l'île ? Hier soir, tout allait bien !